

CHAPITRE XVI

TOUJOURS AVEC EMIN

(Du 4 au 30 mai 1888.)

Stations fortifiées dans la province. — Tempête à Nsabé. — Un nid de petits crocodiles. — Lac Ibrahim. — Razzias des Zanzibari sur des villages de Balegga. — Parke va à la recherche de deux hommes manquants. — Encore les Zanzibari. — Une tornade. — Les cadeaux du Pacha. — On me présente les officiers d'Emin. — Les razzias de bétail par Emin. — Départ du *Khédive* pour la station de Msoua. — Ce que Mabrouki gagna à ses chasses. — Le Pacha se sert du sextant. — Départ des chefs indigènes. — Arrivée du *Khédive* et du *Nyanza* avec des soldats. — Arrangements pris pour la recherche de l'arrière-colonne. — Mon ordre du jour aux troupes. — La route de Badzoué. — Danse d'adieux par les Zanzibari. — Disparition des porteurs madi. — Première vision du Rouvenzori. — Les premiers circumnavigateurs du lac Albert. — Les deux pics jumeaux près de la rivière de l'Itouri oriental. — L'assistance d'Emin contre Kabba Réga. — Deux lettres d'Emin Pacha. — Avis que les chefs Kadongo et Moussiri veulent nous attaquer. — Autres porteurs madi. — Nous attaquons le camp de Kadongo. — Avec Mazamboni et Gavira nous marchons sur le camp de Moussiri et le trouvons vidé. — La danse de la phalange par les guerriers de Mazamboni. — La musique dans le continent africain. — Le camp sur la colline de Nzera-Koum. — Présents qu'apportent plusieurs chefs. — Moussiri demande la paix.

Nsabé, 4 mai. — Msoua est, me dit-on, à neuf heures par vapeur du camp de Nsabé. De Nsabé à Tougourou il faut 5 heures, et 18 jusqu'à Ouadelaï. Les autres stations fortifiées sont : Fabbo, à l'est du Nil ; Doufilé, le point terminal de la navigation, Horiyou, Laboré, Mouggi, Kirri, Bedden, Redjaf, et trois ou quatre moins importantes dans l'intérieur, à l'ouest du Nil.

Le Pacha m'a parlé aujourd'hui en termes plus confiants du projet de quitter le lac Albert ; la région du lac Victoria paraît l'attirer encore plus qu'en premier lieu. Mais, je le sens, il y a quelque chose que je ne puis approfondir.

Nsabé, 6 mai. — Terrible orage du nord-est ce matin dès 8 heures ; les bourrasques précédentes venaient du sud-est et tournaient à l'est. Les pentes escarpées, à l'est et à l'ouest des

plateaux, étaient enveloppées de brume et de nuages de pluie, précurseurs des tempêtes. La surface du Nyanza était tout écume, embrun et vagues tourbillonnantes, qui, avant d'atteindre le rivage, se sillonnaient de creux profonds et très dangereux pour les petites embarcations qui se fussent laissé surprendre par le mauvais temps.

Nsabé, 7 mai. — Dinant avec moi ce soir, le Pacha m'apprend que Casati s'est fortement prononcé contre la route proposée *via* Ousongora vers le sud et lui a conseillé de prendre celle du Congo par le Monbottou. Le Pacha aura donc parlé à Casati de regagner l'Égypte ? A-t-il changé d'avis sur le plan Victoria ?

Nsabé, 8 mai. — Chaque jour a son orage de vent et de pluie. Le tonnerre gronde, précédé d'éclairs éblouissants, spectacle superbe, mais terrible.

Découvert un nid de 37 jeunes crocodiles qui venaient d'éclore. Tout le monde ne sait peut-être pas que les sauriens ont cinq griffes aux pattes de devant, et seulement quatre à celles de derrière ; pour dévorer une proie, le crocodile ne lève pas la mâchoire supérieure, ainsi qu'on l'a souvent dit : comme les autres animaux, il abaisse la mâchoire inférieure.

Nsabé, 11 mai. — Les vivres baissent. Cinq hommes envoyés hier aux provisions ne sont pas revenus. Je souhaite que le découragement ne nous reprenne pas.

M. Jephson souffre d'une attaque de fièvre bilieuse.

D'après le Pacha, le lac Ibrahim ou Guita-Nzigé ne serait qu'une expansion du Nil Victoria, comme le démontrent ses chenaux, ses bancs d'ilots et ses barres de sable ; des « larges » analogues à ceux qui se rencontrent en aval de Ouadelaï et du lac Albert, au lac Stanley sur le Congo et sur le cours supérieur du grand fleuve. Gordon et Emin Pacha ont voyagé par terre le long de ses rives.

A 9 heures du soir, on m'apporte de tristes nouvelles. Quatre de nos hommes que j'avais vus jouant sur le sable dans l'après-midi se sont tout d'un coup mis en tête de pousser une pointe dans les villages balegga au N.-N.-O. de la base du plateau. Cernés par les indigènes, deux d'entre eux avaient été tués, disait-on ; deux autres, blessés grièvement, avaient réussi à prendre la fuite.

Nsabé, 12 mai. — Le D^r Parke est parti ce matin avec

44 carabiniers pour essayer de récupérer les deux blessés zanzibari. Un troisième nous est arrivé à neuf heures, le dos entamé par une longue estafilade qui, par bonheur, n'a pas touché les parties vitales. Il était en train, conte-t-il, d'échanger de la viande contre de la farine, quand il entendit des coups de fusil, suivis d'un sauve-qui-peut général. Les indigènes fuyaient d'un côté, lui de l'autre; tout à coup, un d'entre eux se mit à sa poursuite; notre homme fut blessé, mais ne réussit pas moins à distancer son adversaire et à se cacher dans les hautes herbes, sur le bord d'un ruisseau; il y resta toute la nuit. Au matin, ne voyant personne, il chercha et retrouva le chemin du camp.

Je ne suis jamais satisfait de la façon dont mes hommes racontent ces escarmouches. Quels sont les agresseurs, les naturels ou les Zanzibari? La version de celui-ci paraît fort plausible, mais comme ils sont passés maîtres en l'art du mensonge, et qu'il m'est, en cette occurrence, très difficile de démêler la vérité, j'ai trouvé bon de m'en tenir à ce petit discours. « Vous êtes devenus très paresseux, vous autres Zanzibari. Tant que l'on vous donne quotidiennement 2 ou 3 kilogrammes de farine et autant de viande, vous ne vous donnez plus la peine de vous approvisionner pour les jours où, le vapeur étant absent, la distribution n'aura pas lieu. C'est ce qui arrive en ce moment; le navire est parti; vos rations sont épuisées; qui pourrait vous fournir autant de viande que vous en gaspillez? Vous avez quitté le camp sans permission pour aller voler les Balegga : vous étiez en nombre, me diras-tu; quelques-uns d'entre vous, je le reconnais aussi, voyant le village populeux, se sont mis prudemment à faire des échanges, mais d'autres plus hardis ont passé outre et ont emporté des poules. Les naturels, indignés, comme de juste, vous ont lancé des flèches, auxquelles vous avez riposté par des coups de fusil. La mêlée est devenue générale, l'un de vous a été tué. Vous m'avez perdu une carabine et voilà trois d'entre vous blessés, et qui ne travailleront de longtemps. Tant pis pour vous. Guérissez comme vous pourrez des blessures que vous avez richement méritées, et si jamais vous revenez à la santé, vous autres trois, vous aurez à me payer ma carabine! »

Nsabé, 13 mai. — Le docteur est revenu après avoir brûlé

deux petits villages et tiré de loin quelques coups. Il n'a pu retrouver ni le cadavre du Zanzibari, ni son fusil. Il a vu une mare de sang à la place où le malheureux est tombé; sans doute avait-il blessé plusieurs de ses adversaires.

Une véritable tornade a soufflé cette nuit. Des nuages noirs qui s'assemblaient au S.-E.-E. et au N.-E. annonçaient la pluie; mais non pas le formidable ouragan qui nous a assaillis, dévastant le camp et renversant les tentes. Le bruit qui annonçait son approche ressemblait à celui que produirait la rupture d'une digue, ou l'eau s'échappant en masse d'un immense réservoir. Chassée par la tempête, la pluie pénétrait partout. Toutes les précautions inspirées par notre expérience des orages du Nyanza furent vaines contre la force pénétrante, j'allais dire indiscreète, de ces abats d'eau et de leurs éclaboussures. Par-dessous les portes des huttes et la toile des tentes, le long des mâts qui servaient de supports à celles-ci, par les fentes, par les fenêtres fermées, par les ventilateurs, la trombe les poussait sur nous. Lutter contre ces deux puissances combinées, le vent et l'eau, dans les ténèbres et au milieu du vacarme assourdissant, était au-dessus de nos forces. Il fallait se résigner en silence, pelotonnés sur nous-mêmes, les lèvres serrées. Au matin, l'aube se leva sur un lac déjà tranquille et des nuages déchiquetés, les plateaux disparaissaient sous la brume; le camp n'était que décombres, les tentes étaient renversées, nos effets tout trempés. Si terrible fut, cette nuit, la violence du ressac, que je me pris à regretter que le jour n'eût pas éclairé ce spectacle grandiose du lac en furie et de ses grandes vagues déferlant sur la rive. Espérons que le vieux *Khédive* était à l'abri dans un bon port; sans cela, il aura certainement sombré.

Nsabé, 14 mai. — Le *Khédive* est arrivé cet après-midi, m'apportant du millet et quelques vaches laitières. Le Pacha, tout souriant, nous a offert des présents, fort bienvenus : pour moi, une paire de forts souliers de marche, en échange de bottines que je dois lui remettre à mon retour avec l'arrière-garde. Jephson a eu le plaisir de recevoir une chemise, un veston et un caleçon. Caleçon et veston aussi, jersey bleu pour le D^r Parke, dont la valise avait été emportée par un déserteur zanzibari. Chacun a son pot de miel, des bananes, des oranges, des pastèques, des oignons et du sel; enfin, il m'a

remis une livre de tabac « miel de rosée » et un flacon de conserves au vinaigre.

Ces cadeaux, les habits surtout, prouvent qu'Emin Pacha n'était pas aussi dépourvu que nous l'avions imaginé; l'avant-garde n'aurait pas eu besoin de se tant presser! Nous avons laissé à Yambouya tout ce qui dans nos bagages n'était pas absolument indispensable, et jusqu'à nos nippes de rechange, pour arriver plus promptement et sans obstacles au secours de celui que nous croyions être non seulement privé de moyens de défense, mais encore réduit à un dénûment absolu.

En dehors de notre double voyage au lac Albert, il faudra, je le crois, cheminer encore longtemps avant de rencontrer le major Barttelot et ma seconde colonne. Dieu sait où ils sont aujourd'hui! Peut-être n'ont-ils pas encore quitté Yambouya; s'il en est ainsi, nous aurons à parcourir plus de 2000 kilomètres de marche supplémentaire dans une région terriblement difficile. Hélas, combien de vies seront encore sacrifiées! La volonté de Dieu soit faite!

Le Pacha m'a présenté aujourd'hui Sélim Bey, le major Aouach Effendi et d'autres officiers. Je lui avais insinué, il y a deux ou trois jours, qu'il pourrait m'aider grandement en faisant construire à l'île Nyamsassi une petite station d'où il nous serait facile de communiquer avec ses gens, et où il pourrait rassembler une provision de maïs suffisante pour la nourriture de l'expédition à son arrivée avec l'arrière-garde. Il s'y était aussitôt engagé. J'avoue avoir été fort étonné ce matin quand, se tournant vers le major Aouach Effendi, il lui a dit d'un ton presque suppliant: « Promettez-moi devant M. Stanley que vous me donnerez quarante hommes pour lui bâtir cette station qu'il désire tant! » Il y a quelque chose là-dessous que je ne puis comprendre.... Je ne me figurais pas qu'un gouverneur, un vice-roi, un conducteur d'hommes eût besoin de parler sur ce ton à ses subordonnés.

J'ai eu aujourd'hui une autre conversation avec Emin: non seulement il me faudra revenir au lac Albert, j'en suis convaincu, mais après j'aurai à perdre deux mois au moins avant qu'il ait réuni ses gens. Au lieu de se mettre à l'œuvre et de se préparer au voyage, il préfère attendre mon retour avec l'arrière-garde, comptant que j'irai alors à Doufilé pour décider sa troupe à nous suivre. Il affirme toujours que ses gens

ne veulent pas retourner en Égypte, mais qu'ils se laisseront persuader de nous accompagner jusqu'au lac Victoria.

Je lui ai demandé s'il était vrai, ainsi qu'on l'affirme, qu'il eût capturé 15000 têtes de bétail au cours d'une expédition dans les territoires de l'Ouest.

« Oh non! c'est une exagération. Un certain Bakhit Bey réussit à en enlever 8000 pendant une incursion dans le Makraka, sous le gouverneur général Raouf Pacha; mais il en fut sévèrement réprimandé, de telles razzias n'ayant pour résultat qu'une prompte dépopulation. C'est le plus grand nombre de têtes de bétail qu'on ait capturées à la fois. Il m'est arrivé de diriger des expéditions de ravitaillement où nous enlevions 500, 800 et 1200 bœufs; jamais nous n'en avons pris plus de 1600. »

Les deux journées d'hier et d'aujourd'hui ont été très agréables. Le thermomètre marquait à l'ombre:

9 h. du matin, brise du sud-est.	40°
10 h. 50 — — — — —	41°50
1 h. 50 de l'après-midi, brise du sud-est. .	41°50
7 h. — — — — —	55°50
Minuit.	54°
6 h. du matin, — — — — —	54°

Baromètre anéroïde: moyenne, 770 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nsabé, 16 mai. — Le vapeur *Khédive* est parti ce matin pour les stations de Msoua, Toungourou et probablement Ouadelaï, en vue de ramener un certain nombre de porteurs qui remplaceront nos hommes morts de faim dans le désert. Le capitaine Casati et Vita Hassan, le pharmacien tunisien, sont à bord.

Pour occuper mes gens, je fais tracer une route droit à travers la plaine jusqu'au village de Badzoué. En repartant d'ici, il nous sera plus avantageux de prendre ce plus court chemin que de passer par l'île de Nyamsassi et par le vieux Kavalli.

Fetteh, notre interprète, blessé au ventre à l'escarmouche de Bessé, est tout à fait guéri et se hâte de regagner le poids qu'il avait perdu. Mabrouki, fils de Kassim, si brutalement déchiré par un buffle, l'autre jour, se remet bien lentement. L'homme blessé au pillage de la station de Lando est en bonne voie.

Nos huttes actuelles sont en forme de meules de foin, et nous pouvons nous regarder, dit Emin Pacha, comme de gros propriétaires de la province du lac Albert.

Nsabé, 17 mai. — La route est faite sur une longueur de 2360 pas.

Nsabé, 18 mai. — A la distribution des cartouches, nos chasseurs insistent pour qu'on les pose par terre devant eux : cela porterait malheur aux balles si on les leur livrait de la main à la main.

Depuis deux jours j'initie le Pacha aux mystères du sextant, puis je lui donnerai des leçons de navigation. Jusqu'à présent il n'a eu d'autre instrument pour faire ses observations qu'une boussole à prismes, et comme il ne sait pas en corriger la variation, il est probable que ses observations se sont bornées à des relèvements magnétiques.

Le fils de Kassim, la victime du buffle, m'a fait appeler à son chevet, ce matin, pour me dicter ses dernières volontés au sujet des gages qui lui sont dus. Marouf, son ami, et Soungoro, son frère adoptif, seront ses héritiers. Le pauvre Mabrouki désirait laisser un souvenir à un autre de ses camarades, mais ses légataires lui ont fait observer qu'il ne serait pas convenable de remplir de noms le livre du maître. Je lui dis que le docteur avait foi en sa guérison : « Tu n'es pas en danger; tes blessures sont douloureuses, mais non mortelles; le Pacha aura soin de toi en mon absence; à mon retour, je te retrouverai tout gaillard. Pourquoi t'agiter comme ça? »

— Ah, maître! quelque chose me dit que je ne reverrai plus la route. Vois, mon corps n'est-il pas une ruine? » En vérité c'était un spectacle pitoyable : l'œil droit est presque perdu, il a deux côtes cassées, la cuisse droite et l'aîne sont déchirées de la manière la plus horrible.

Mbiassi, le chef de Kavalli, est rentré dans sa case il y a deux jours. Mpigoua, chef de Nyamsassi, et sa suite sont partis hier. Kyya-Nkondo ou Katonza — il possède deux noms — est aussi retourné chez lui, c'est-à-dire au désert, car les brigands de Kabba Réga lui ont, tout dernièrement, dévasté son village. Les gens de Mazamboni ont pris congé ce matin, après avoir exécuté, cette nuit, une danse d'adieux en l'honneur du Pacha.

Deux de nos chasseurs ont tiré, hier, deux buffles et un sing-sing à croissant¹.

Les quatre jours et les quatre nuits qui viennent de s'écouler ont modifié favorablement notre première impression de cette région africaine. La température un peu élevée est rafraîchie par la brise du lac, qui agite doucement le feuillage. Les nuits sont d'une délicieuse fraîcheur. La lune, glissant dans un ciel étincelant d'étoiles, illumine de ses pâles rayons la crête du plateau; elle transforme le lac en une plaine argentée; ses eaux, que toujours nous avons vues si tumultueuses, s'endorment pour la première fois; ses vaguelettes, poussées par un léger vent d'est, viennent expirer doucement à nos pieds sur le sable gris de la rive. Et, comme pour célébrer l'apaisement universel, les Zanzibari et les indigènes ennemis, si acharnés en décembre dernier, se livrent ensemble, dans une entente fraternelle, aux chants et à la danse jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Nsabé, 19 mai. — Notre route vers Badzoué a maintenant 5 kilomètres de longueur. On enlève l'herbe à la bêche sur une ligne droite, et cela nous fait une voie magnifique, s'élevant imperceptiblement à l'échelle de 50 centimètres pour 100 mètres.

Nsabé, 20 mai. — Pris ce matin dans ma tente deux petits serpents bruns, d'une légère teinte cuivrée.

Nsabé, 21 mai. — Le Pacha sait très bien se servir du sextant. Il commence aussi à pouvoir rectifier l'erreur de position, quoiqu'il ait le travail difficile à cause de sa myopie. Mais il est actif et veut arriver à utiliser son instrument. Aujourd'hui, pour s'exercer, il a pris l'altitude méridienne 70° 54' 40" à 2413 mètres de distance. Les yeux étant à 1 m. 52 de hauteur, l'index de l'erreur est de 3' 15".

22 mai. — Les vapeurs *Khédive* et *Nyanza*, ce dernier remorquant une allège, sont arrivés à 9 heures du matin avec 80 soldats, le major et l'adjudant du 2^e bataillon et 150 porteurs indigènes de la tribu des Madi. On nous apporte, de la distillerie du Pacha, 45 litres de raki — sorte de *vodka* russe — contenus dans des dames-jeannes, puis des grenades, des oranges, des pastèques et des oignons; de plus, 6 moutons, 4 chèvres et deux ânes vigoureux, l'un pour moi, l'autre pour

1. *Kobus ellipsiprymnus*, le waterbock des Boers.